

français. Une légion d'Italiens, au nombre de 350, commandés par ce même général Médiçi, qui associa plus tard sa fortune à celle de Garibaldi, et dont le nom brille aujourd'hui aux premiers rangs de l'armée italienne, s'était renfermée dans cette villa, dans ce palais, dans cette redoute improvisée, et la défendait bravement. Pendant tout le siège de Rome, cette poignée d'hommes soutint l'attaque de nos troupes. Notre artillerie dut être employée à regret, pour en avoir raison, il fallut démenteler le vaisseau étage par étage, j'allais dire pont par pont. Le dernier étage démolì, les Italiens descendirent à l'étage inférieur, ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée. Là il se comptèrent de 350 il n'en était resté que 75, encore eussent-ils continué si les munitions ne leur avaient fait défaut, ils furent obligés de se rendre. Le général français, voulant honorer la bravoure, même chez l'ennemi, fit rendre l'épée au général Médiçi. On a vu plus tard s'il a su s'en servir. Mais revenons à son illustre compatriote

Donizetti n'ayant pas dans ses cartons l'arrangement ou l'imitation de Graud, écrit à M. Raoul-Rochette, bibliothécaire, en le priant de la lui prêter. On dessina le scénario, les scènes furent tracées, les morceaux de musique indiqués, et le poète qui avait déjà collaboré avec Donizetti au poème de *Don Pasquale*, M. Jean Ruffini, se mit à l'œuvre pour versifier le scénario de *Sgana rulle*.

Mais, si facile que fût le travail du poète, si rapide que fût l'improvisation du musicien qui avait composé *l'Elisir* en dix-neuf jours, Vatel ne put se résigner à attendre le nouvel ouvrage. Il revint chez Donizetti, et le pria instamment de chercher, en attendant, parmi ses anciennes partitions, celle qui pourrait, avec quelques changements, figurer le mieux sur la scène qu'il dirigeait et qu'il exploitait.

Donizetti l'envoya promener.

Une heure après, quand Vatel rentra, il trouva un billet ainsi conçu :

« Cher ami, vous avez fait une mine si pitoyable en me quittant que je reviens sur mon refus. J'ai songé à *l'Ajo nell' imbarazzo*. Cherchez cette partition, envoyez-la-moi. Il y a des changements à faire, des morceaux à retrancher, d'autres à intercaler. C'est l'affaire d'une semaine, c'est-à-dire une semaine de retard pour le nouvel ouvrage »

Le soir même Vatel arriva chez Donizetti avec la partition de *l'Ajo nell' imbarazzo*, et le lendemain le musicien se mit à l'œuvre. Ce fut la dernière fois qu'il prit la plume. Il serait curieux de voir aujourd'hui les modifications qu'il pu apporter Donizetti à cette œuvre de jeunesse qui, cependant, fit le tour de toutes les scènes italiennes, et obtint partout un succès éclatant.

La semaine s'était à peine écoulée que les signes avant-coureurs du mal se manifestèrent de nouveau, et, cette fois, avec plus de force. Les médecins constatèrent une surexcitation nerveuse chez le malade, et lui défendirent expressément de travailler. Antonio enferma dans une armoire tout

ce qu'il trouva de musique et de papier réglé sur le pupitre ou sur le piano du maître, et mit la clef dans sa poche. Mais l'oisiveté était au moins aussi dangereuse que le travail pour une nature aussi ardente, pour une organisation aussi productive que celle de Donizetti. Ne rien faire c'était se laisser mourir. Les docteurs se consultèrent de nouveau et lui conseillèrent de voyager pour se distraire.

— Le voyage ne peut être une distraction pour celui qui a voyagé presque toute sa vie, dit-il aux médecins. J'ai parcouru l'Italie dans toute sa longueur, m'arrêtant à chaque ville, sans parler de la France et de l'Allemagne. Cherchez autre chose.

Pendant que la science cherchait, la maladie marchait et d'un pas rapide. Bientôt, l'état du pauvre artiste empira à tel point qu'il ne fut bientôt plus prudent de le laisser sortir seul. La colonne vertébrale commençait à se courber, la tête s'alourdissait, les yeux devenaient chaque jour plus hagards et plus vitreux. Ses amis ne le quittaient plus. Ils se relayaient pour être à côté de lui; mais il fallait agir de ruse, inventer mille prétextes, car Donizetti commençait à s'apercevoir qu'on le surveillait, et cette surveillance l'exaspérait. À peine pouvait-il tolérer la compagnie de son neveu (le fils de son frère, directeur des musiques militaires du Sultan) qu'on avait mandé tout exprès de Constantinople.

Là faculté ne voulant pas prononcer son dernier arrêt, prescrivit le séjour dans une maison de santé. C'était donc qu'elle ne pouvait plus rien pour lui. Qui sait! des soins affectueux et incessants, l'air salubre de la campagne, le calme, un miracle peut-être l'auraient guéri. Il était encore trop jeune pour mourir.

On opta pour Ivry et pour la maison de santé du docteur Moreau.

Mais là surgirent de nouvelles difficultés. Comment en parler à Donizetti? Comment lui proposer cette réclusion? Consentirait-il, à s'y soumettre? On pressentait un refus, pis encore, un accès de colère chez le malade, une nouvelle surexcitation, une exaspération trop dangereuse dans l'état où il était. Il fallait, plus que jamais, recourir à un stratagème.

L'amitié est ingénieuse. Elle chercha et finit par trouver. Voici le résultat de cet innocent complot.

On fit un faux sublime. On inventa une lettre arrivant de Vienne sous le pli de l'ambassade. L'empereur d'Autriche écrivait au maestro de retourner à Vienne pour prendre sa place de *maestro di Capella*.

Expliquons en quelques lignes comment et dans quelles circonstances il fut nommé à cette place si honorifique, et qui avait été occupée, cinquante ans auparavant, par Mozart.

Lors du congrès de Vérone, Rossini avait fait connaissance avec le prince de Metternich. Il composait, alors la *Semiramide* à Venise. Depuis cette époque il a toujours entretenu une correspon-